cie, et elle insiste sur les aspects thaumaturgiques de la rédaction d'Apulée.

IV.

SÉANCE DU SAMEDI 22 AVRIL 1961
commune avec la Société des Études grecques.

Présidents de séance : MM. P. Wuilleumier et J. Humbert.

En ouvrant la séance, les deux présidents adressent quelques paroles de bienvenue à une nombreuse assistance d'hellénistes et de latinistes. Ils se félicitent de l'intérêt ainsi manifesté à la pratique déjà ancienne qui unit nos deux Sociétés dans un commun effort pour maintenir vivante la tradition des études classiques.

— M. J. Humbert signale la perte cruelle que viennent d'éprouver les hellénistes en la personne de M. Carsten Høeg, professeur à l'Université de Copenhague. M. J. Marouzeau rappelle le rôle éminent qu'a joué le regretté disparu dans le groupement des Sociétés classiques qui a abouti d'une part à la grande manifestation du premier Congrès des études classiques en 1950, d'autre part à la constitution de la Fédération internationale des Associations d'études classiques dans le cadre de l'U. N. E. S. C. O.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. A. Tuilier présente, à propos d'Euripide et d'Ennius, quelques vues sur *l'influence philosophique et politique de la tragédie grecque à Rome.*

La carrière d'Euripide se situe dans le déroulement de la guerre du Péloponnèse, de l'ouverture des hostilités entre Sparte et Athènes (431) à l'expédition de Sicile (415) jusqu'aux dernières années de la guerre et à la mort du poète (406). De 431 à 415, le poète est le porte-parole de la jeune génération de l'aristocratie modérée ; il lutte pour le maintien de la démocratie athénienne et soutient la guerre de Périclès. *Médée*, *Andromaque*, *Hippolyte*, *Alceste*, *Hécube*, *Les Troyennes*, *Les Phéniciennes* sont riches d'allusions à la politique contemporaine, et l'*Iphigénie à Aulis* est comme le testament civil et philosophique du poète.

Ennius, qui servit dans l'armée romaine avant d'être l'ami de Scipion l'Africain et de M. Fulvius Nobilior, écrivait dans un temps où les mêmes problèmes se posaient pour Rome que pour la république athénienne de la grande époque ; certaines similitudes de la situation politique peuvent expliquer des analogies que présentent avec le théâtre d'Euripide : la *Médée*, l'*Andromaque*, l'*Iphigénie* d'Ennius ; outre que le théâtre d'Ennius est imprégné de conceptions philosophiques et mo-

rales propres à Euripide : rationalisme teinté d'orphisme et de pythagorisme.

— M. R. Flacelière hésite à croire aux objectifs politiques des pièces d'Euripide, et doute aussi, en dépit des *Bacchantes*, que le poète grec ait été un esprit spécifiquement religieux ; cf. le fragment de *Mélanippe* qui contient les doutes sur l'existence de Zeus.

— M. J. Perret estime pourtant que les fragments conservés d'Ennius font entrevoir des rapports certains avec la politique contemporaine en même temps qu'ils font écho à des passages d'Euripide.

— M. J. Heurgon reconnaît l'intérêt que présente pour l'intelligence des œuvres la connaissance des circonstances politiques ou sociales qui les ont vu éclore, mais il questionne M. Tuilier sur la position qu'il prend vis-à-vis des théories du savant polonais Bilinski relativement au rôle idéologique de la tragédie romaine, par exemple en ce qui concerne la question de l'esclavage.

— M. Tuilier estime que quelques corrections se présentent d'elles-mêmes, si l'on envisage les faits d'une manière dialectique, sans abuser de ce que peuvent suggérer des fragments isolés de leur contexte.

— M. P. Wuilleumier signale le cas particulier du rôle joué par Tarente dans la transplantation à Rome de l'hellénisme et particulièrement du théâtre, et la part prise par le nationalisme italiote dans les interventions romaines en Grèce ; il place dans cette perspective le ralliement de Caton l'Ancien à l'hellénisme et au pythagorisme.

II. — M. J. Heurgon étudie *le témoignage de Posidonius sur certaines particularités de l'habitat étrusque.*

Le plus équitable tableau que l'antiquité nous ait laissé de la civilisation et des mœurs des Étrusques se trouve chez Diodore de Sicile (V, 40), mais c'est Posidonius qui en a fourni à celui-ci tous les éléments (F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, II A (87), Fr. 119) ; en effet, une autre citation textuelle en est faite par Athénée (IV, 38, p. 153 d ; cf. Diod., V, 40, 3), qui renvoie expressément au livre II des *Histoires* du philosophe d'Apamée.

Mais cette référence ne confirme pas seulement la source du développement ; l'extrait d'Athénée fait ressortir les libertés stylistiques que Diodore prend avec elle, conformément aux tendances rhétoriques que J. Palm (*Ueber Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien*, Lund, 1955) a récemment analysées : il multiplie parallélismes, antithèses, isocolies, dédouble un πλῆθος en πλῆθος et οὐκ ὀλίγον ἀριθμόν, crée d'artificielles symétries par μὲν et δὲ, et même, là où son auteur s'était contenté de noter qu'autour des tables des lucumons étrusques se dresse « une foule

de beaux esclaves parés de vêtements magnifiques », il ose écrire : « ils ont à leur service une foule d'esclaves ; et de ceux-ci les uns (οἱ μὲν) sont d'une rare beauté, les autres (οἱ δὲ) parés de vêtements magnifiques ».

C'est par la même manie qu'il faut sans doute expliquer (V, 40, 4) une gradation inintelligible : « Chez les Étrusques, non seulement les domestiques ont des demeures particulières de toutes sortes, mais encore la plupart des hommes libres. » Ici encore l'insertion forcée d'un οὐ μόνον... ἀλλὰ καὶ... aboutit à une absurdité, que les éditeurs ont vainement essayé de résoudre en corrigeant θεράποντες en ἄρχοντες ! Tout le contexte pourtant a pour but d'illustrer la condition enviable dont jouissait la plèbe étrusque par suite de la τρυφή de ses maîtres.

A travers ces déformations, imputables au compilateur, le témoignage de Posidonius n'en apparaît pas moins riche de données précieuses. Dans le dernier passage cité, il notait avec étonnement une particularité de l'habitat étrusque, qui touche à l'histoire des rapports entre la *domus* et l'*insula*. Rome, à partir de la fin du IIIe siècle, s'est développée, faute d'espace libre au sol, « dans le sens vertical » (J. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome*, p. 37 sq. ; G. Lugli, *La tecnica edilizia romana*, p. 363 sq. ; A. Boethius, *The Golden House of Nero*, p. 79 sq.). L'Étrurie conservatrice restait fidèle à la tradition des maisons basses, faites pour une seule famille.

Mais dans un milieu grec, l'absence d'*insulae* n'eût étonné personne ; si Posidonius a cru bon de la signaler comme une anomalie, c'est qu'il rapporte ce que lui ont appris ses amis romains. C'est à eux aussi, bien plutôt qu'à l'historiographie grecque (Timée), qu'il doit tant de précieuses indications, qu'on retrouvera ensuite chez Varron et Tite-Live, sur l'origine étrusque des insignes des magistrats romains et sur les découvertes techniques — entre autres l'*atrium*, περίστυα — que Rome avait empruntées à ses voisins.

— M. R. Flacelière, en approuvant les conclusions de cette communication, rappelle que, dans l'Athènes du IVe siècle, Eschine (*Contre Timarque*, 124) mentionne des habitations collectives, συνοικίαι, que se partageaient plusieurs locataires.

V.

SÉANCE DU SAMEDI 13 MAI 1961.

Président : M. P. Wuilleumier.

Membres présents. — MM. J. André, J.-M. André, Mme S. Bails, M. H. Bardon, Mlle O. Barenne, MM. R. Bloch, J.-P. Brisson, R. Che-